

La foire, à Saint-Germain-des Près

Hervé Dumez

Du Moyen Âge à la Révolution, qui les supprima, l'année, et en réalité la vie, étaient marquées par le rythme des foires. On a peine à imaginer ce qu'elles pouvaient être.

À Paris, la foire Saint-Germain en était l'archétype. Elle dépendait de l'abbaye Saint-Germain-des Près et avait été déplacée en février-mars parce que les moines de Saint-Denis avaient prétendu qu'elle faisait de l'ombre à la leur. Elle se tenait à peu près à l'emplacement de l'actuel marché Saint-Germain, mais sur une surface bien plus étendue, entre les rues Guisarde, du Four, des Boucheries, des Quatre-vents, de Tournon et des Aveugles. On avait monté deux grandes halles traversée de neuf voies, découpant l'espace en vingt-quatre portions. Le sol était de terre, le plus souvent à cette époque de l'année extrêmement boueux. Le prévôt de Paris et le lieutenant général de police en assuraient l'ouverture solennelle.

Le jour était réservé au peuple, dans un énorme brouhaha, chaque marchand essayant d'attirer le chaland. La nuit, après la comédie et l'opéra, était réservée à la cour. En 1608, Henri IV et la reine n'y manquèrent pas un jour, s'y étant fait dresser une loge où l'on jouait au brelan. Le jeune Louis XIII eut le droit d'y venir et s'y amusa fort. Des milliers de flambeaux allumés par les boutiquiers illuminaient la nuit, les femmes de la haute société déambulaient sous un masque noir, essayant d'échapper aux tire-laines et coupe-bourses. Les rixes, le jour, étaient incessantes, entre mousquetaires, pages, valets, écoliers, soldats. En 1605, un laquais coupa les deux oreilles d'un étudiant et les mit dans sa poche, provoquant l'ire des écoliers qui tuèrent en bande tous les laquais qu'ils rencontrèrent.

Bien qu'on ait creusé des puits par sécurité, le 17 mars 1762, un terrible incendie ravagea tous les bâtiments de bois.

On trouvait de tout à la foire, les meilleurs marchands de province se gardant de la manquer. Chaque carré avait sa spécialité : les robes de chambre de Marseille, les draps de Rouen ou de Gournay, les chemises de toile de Hollande, les bonnets à la siamoise, les points-coupés de Gênes, les diamants d'Alençon, les peintures de Flandre. Un Turc



Le charlatan français d'après Jean Duplessis-Bertaux (XVIII^e S.)

(un faux, mais bien déguisé) vendait des eaux de senteur de Constantinople ; un Portugais de l'ambre gris et de la porcelaine fine ; un Arménien du café, du thé, du chocolat. Le premier café de Paris, créé par l'Arménien Pascal, s'installa d'ailleurs à la foire, avant que Procope ne créât le plus célèbre d'entre eux non loin de là. Par groupes toujours, on trouvait les lingers, épiciers, merciers, bijoutiers, orfèvres, chapeliers, bottiers, armuriers, couteliers, quincaillers, oiseliers, parcheminiers, marchands de jouets, peintres, que l'on appelait alors marchands de tableaux. On entraînait dans les cabarets pour priser ou fumer le tabac, devenu très en vogue. Au XVII^e siècle se

répandirent les blanques : les billets blancs y étaient perdants, les autres portaient le nom d'un lot gagnant.

La foire était surtout le paradis des saltimbanques, farceurs, bateleurs, diseurs de bonne aventure et montreurs de raretés et de curiosités. C'est à la foire de Saint-Germain de 1749 que l'on vit en France le premier rhinocéros qui rapporta une fortune à son propriétaire.

En 1595 (auparavant, on ne connaissait que les spectacles de marionnettes), l'on vit apparaître les premières troupes de comédiens. Par sentence du 5 février 1596, elles furent condamnées à verser une somme de deux écus par an à l'Hôtel de Bourgogne à qui elles portaient préjudice. La Comédie française finit par réussir à les faire interdire en 1719.

Mais le grand spectacle des foires est donné par les spagyriques, vendeurs d'onguents et autres arracheurs de dents. Tous se disent Italiens, ou élèves de médecins d'Italie, et vendent des huiles pour guérir la surdité, des opiatés pour les coliques et le mal de mer, des poudres contre le mal de dents, des graisses pour les brûlures, des baumes faits avec la graisse de Phénix ou d'oiseau de paradis, de la terre ramassée à Bethléem (en fait à Ménilmontant) étant censée donner du lait aux nourrices.

Dans le prologue d'une de ses comédies, *L'opérateur Barry*, Dancourt se moque de la confrérie, un opérateur étant un médecin charlatan. Le héros de la pièce, Barry, a bien existé. L'auteur ouvre de cette manière la scène quatre :

Vous voyez, Messieurs et Mesdames, vous voyez, dis-je, le plus grand personnage du monde, un virtuose, un phénix pour sa profession, le parangon de la médecine, le successeur d'Hippocrate en ligne directe, le scrutateur de la nature, le

vainqueur des maladies et le fléau de toutes les Facultés. Vous voyez, dis-je, de vos propres yeux, un médecin méthodique, galénique, hippocratique, pathologique, chimique, spagirique, empirique.

Un autre personnage commente :

Et un médecin qui fait la médecine, cela n'est pas commun.

Souvent, un singe ou un jongleur commence par attirer le badaud et il existe par ailleurs un lien fort entre charlatanisme et théâtre. Un arracheur de dents attire en effet la foule par un spectacle. Montdor, par exemple, installe une scène fermée au fond par une tapisserie. Derrière, un joueur de violon et un de rebec. Vers le soir, il monte sur l'estrade avec Tabarin, son valet faire-valoir vêtu d'un pantalon large, d'un tabar (un manteau court et ample), un très grand chapeau, une épée de bois au côté et une grande moustache ainsi qu'une barbe longue en trident. Un dialogue s'engage par une question incongrue de ce dernier, à laquelle Montdor répond très sérieusement :

Tabarin : Mon maistre, lequel des deux a le plus grand jugement, l'asne ou l'homme ?

Le maistre : Voilà la question d'un asne, Tabarin... As-tu oublié que l'homme est l'honneur et le premier des animaux, et qu'il les passe autant en excellence que son esprit est relevé par-dessus leur nature terrestre ?

Tabarin : Vous avez beau conter tout ce que vous voudrez : si est-ce que je prouve qu'un asne a bien plus de jugement qu'un homme.

Le maistre : En quoy, Tabarin ?

Tabarin : Premièrement, en ce que si un homme mène un asne au marché, l'asne, comme plus judicieux, marchera devant ; si son maistre luy fait le moindre signe, à dia ou à hue-hau, l'asne l'entend. Ne sont-ce pas là les traits d'un grand jugement ? Il en a bien plus que l'homme ; car s'il vient à entonner son langage et parler en langue asinique, son maistre n'a pas l'esprit de l'entendre seulement ; luy, au contraire, il entend le langage de son maistre.

Le personnage est d'une telle célébrité que paraît en 1622 *l'Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, farces et conceptions, le tout curieusement recherché et recueilly*, tiré en trois éditions successives et suivi d'une série d'autres livres inspirés de lui.

La seconde partie du spectacle se composait d'une farce. On en a conservé quelques-unes, ressemblant aux premières comédies de Molière, qui s'est inscrit dans cette tradition des représentations de bateleurs avec *Le médecin malgré lui* ou *La jalousie du barbouillé*. Ce n'est qu'à la fin de la soirée que l'on s'attaquait aux dents cariées des courageux qui osaient monter



Le marchand d'orviétan. Frontispice du
De charlatanaria eruditorum
declamationes duae, cum notis variorum

sur la scène, leurs débattements et leurs cris faisant encore partie du spectacle.

Sur les estrades proches, on trouvait les escamoteurs et leurs tours, s'annonçant au son de la trompette. Vers 1642, l'un d'eux se rendit célèbre comme « le buveur d'eau. » Il avalait un seau d'eau, puis le crachait aussitôt dans différentes bouteilles chacune ayant la couleur et l'odeur de l'eau de rose, de l'eau d'ambre ou même de l'eau de vie.

Un paysan dauphinois, Jacques Aynar, à son tour fit grand bruit à Paris en 1696. Il exhibait une baguette divinatoire qui permettait de trouver des sources, des trésors, les bornes disparues, mais aussi les maléfices, les voleurs et les assassins. Il semble qu'il avait aidé la justice à retrouver les meurtriers d'un marchand de vin de Lyon, ce qui avait assis sa célébrité. De Juillet à septembre, *Le Mercure* et *La Gazette* chantèrent ses exploits. Puis, mis à l'épreuve par le prince de Condé, il commit bévues sur bévues, se ridiculisa, et n'eut plus qu'à retourner dans son Dauphiné.

Mais il avait mis la baguette de coudrier à la mode. Grâce à elle, un nommé Bleton, accompagné par la foule qui faillit l'étouffer, découvrit en 1782 une source dans la partie la plus aride du jardin du Luxembourg. Pour disposer d'un réel pouvoir, il fallait que le bout de bois fût de l'année, eût été coupé en prononçant une formule cabalistique aux environs de minuit, au premier mercredi de la nouvelle lune.

La foire de Saint-Germain ferma ses portes en 1786, soit quelques années avant que la Révolution n'abolît officiellement les foires. L'air de la modernité était déjà passé sur cette manifestation venue du Moyen-Âge, la médecine et la dentisterie commençant à remplacer la charlatanerie, la pharmacie les onguents et autres baumes. Quelques-unes perdurèrent comme des souvenirs d'antan, n'ayant retenu que les manèges, les barbes à papa et les stands de tir, comme la foire (aujourd'hui fête) de Saint-Cloud, ouverte le premier dimanche de septembre, qui fit longtemps courir tout Paris.

*À la foire à Saint-Cloud
On y vend de tout ;
Le plus fort commerce
Bat sur le mirliton
Que chaque garçon
Paye à son tendron.*

Le mot mirliton est apparu en 1745 pour désigner une petite flûte en bois de mauvaise qualité mais peu chère. Elle était avec le pain d'épices le grand attrait de cette foire-là, et il fallait franchir la Seine et s'égailler sous les frondaisons du parc pour en trouver. La fête des Loges, à Saint-Germain en Laye, a conservé quant à elle le nom des bâtiments en bois qui abritaient les foires du passé ■

Référence

Fournel Victor (1887) *Le vieux Paris. Fêtes, jeux et spectacles*, Tours, Alfred Mame et fils, Éditeurs.